

DÉBANDADE DE L'ANGE GARDIEN

LA COLLECTION ORIGINALE | 9

DANS LA MÊME COLLECTION

Alexandre Glikine. *Igoumenitsa Blues*

Alain Corbellari. *Petite histoire
de la littérature médiévale*

à la manière de Pierre Desproges

Étienne Barilier. *Exercices de style
éroti-comiques*

Alice Bottarelli. *Ombeline et Rodogune*

Étienne Barilier. *Don Juan malgré lui*

Matthieu Tarpin. *Hérésies*

Alexandre Glikine. *Richter 6.5
et autres nouvelles grecques*

Étienne Barilier. *Rosina*

DÉBANDADE DE L'ANGE GARDIEN

Une enquête du commissaire
Maelström

par François Félix



Aux Presses Inverses
MMXXIII

Cette première édition de *Débandade de l'ange gardien* a
été publiée avec le soutien de la Ville de Lausanne et de la
Commune de Bremblens.



Ville de Lausanne
Service des bibliothèques
& archives

Aux Nornes

Image de couverture © Philippe Metzener

ISBN 978-2-940718-24-5

© Presses Inverses, 2023
Prilly, Suisse
www.pressesinverses.ch

Tous droits réservés

Les choses suivent leur cours.
Tant pis pour elles.

Il avançait courbé contre le vent et la neige, le souffle court. La tempête l'avait assailli aux berges du lac, maintenant il cherchait son salut dans la forêt.

La dense lisière des arbres atteinte, il se sentit protégé. Il reprenait ses esprits, pensait attendre là que les éléments s'apaisent, lorsque ses yeux aperçurent des empreintes de pas. Fraîches. Intrigué, il s'enfonça à leur suite dans les bois, marcha jusqu'à une clairière où se découvrait un pavillon. Il s'approcha. La maison n'avait pas de porte, seulement une petite ouverture, par où il regarda.

On ne voyait qu'une pièce. Un grand frêne poussait au milieu. Et devant le large tronc se trouvaient trois femmes. La première était enveloppée dans une longue robe aux reflets de jour, assise près d'un rouet que faisait tourner son pied, et elle chantait :

« Ronronne, bourdonne, ronronne, bourdonne, petit rouet, bourdonne! Tourne, petit rouet long et fin, tourne fin un petit fil! »

La deuxième se tenait à ses côtés, drapée d'une robe écarlate, ses mains entrecroisaient des fils, et elle disait :

« Nos fils sont comme une nuée d'où il pleut du sang. La trame grise des hommes est tendue. Nous, les amies d'Odin, nous y ferons passer un fil rouge... »

1

– Merde !

Le commissaire Gunnar Maelström avait fini par prendre conscience que les salves d'applaudissements adressées par la vingtaine de jolies jeunes femmes admiratives et reconnaissantes qui avançaient vers lui à demi-dévêtues n'étaient en réalité que le crépitement de la pluie sur le store métallique de sa chambre à coucher. Il grogna à nouveau, dépité, puis ouvrit un œil, renonçant à tenter de retenir les derniers lambeaux de son rêve qui l'abandonnait en s'effilochant.

Un regard morne en direction de la narquoise petite horloge à affichage digital sur sa table de nuit lui apprit qu'il était en retard. Bien en retard. Il se leva en sursaut, mais engourdi encore et la vue embrumée il écrasa ses orteils contre l'angle de la porte à moitié ouverte de la chambre. Étouffant un mugissement, il claudiqua tout à fait réveillé cette fois jusqu'à la salle de bain en souhaitant ardemment l'anéantissement de l'univers.

C'était un jeudi. Maelström détestait les jeudis.

Il était né un jeudi.

Trois quarts d'heure plus tard, il tomba sur son reflet dans la fenêtre du métro et remarqua la tache de confiture sur sa chemise. Aucun de ses gestes du matin, il en était parfaitement sûr, ne pouvait expliquer cette présence collante rouge, là, à la hauteur de son pectoral droit... D'ailleurs, il n'avait plus de confiture chez lui, depuis des jours.

Comment alors ?

S'il n'est pas douteux que, du monde ou de soi, l'un est souvent de trop, il est tout aussi vrai qu'il vaut mieux éviter de vivre avec l'idée que le cosmos s'est organisé dans le but précis de vous nuire personnellement. Aussi le commissaire entreprit-il bravement de la repousser. Il y était quasiment parvenu lorsque le gros type en manteau bleu juste devant recula en lui écrasant le pied.

Il boitillait encore en arrivant au commissariat de la police criminelle, 22 Köttbullegatan. Sous les yeux réjouis de badauds attroupés dont plusieurs capturaient la scène avec leur téléphone portable, le concierge peinait à effacer le tag « flics = enculers » apparu durant la nuit sur le mur. Aucun des policiers de garde ne s'était rendu compte de rien sur le moment, et la caméra de surveillance qui avait enregistré la scène à 00:47 restituait l'image d'un adolescent ou d'un homme jeune portant un masque à l'effigie du premier ministre. Impossible de savoir qui c'est, aucune chance de le retrouver, conclut le factotum.

Secouant la tête, Maelström entra, salua le planton de service puis, négligeant l'ascenseur, gravit à pied l'escalier jusqu'au premier étage. Arrivé dans son bureau il accrocha son manteau à la patère murale, s'assit, alluma l'ordinateur dans l'idée de consulter sa messagerie électronique, mais s'aperçut que les améliorations apportées la veille par le service informatique en rendaient l'usage impossible : les anciens mots de passe, indispensables pour accéder à ceux qu'il fallait valider afin de s'identifier dans le nouveau programme, avaient été désactivés. Un coup de fil au centre des compétences numériques de la police lui apprit que le problème concernait la totalité des terminaux de la Criminelle et que non, on ne savait pas combien de temps ça durerait.

La vie, c'est mieux là où on n'est pas, bien souvent.

Résigné, le commissaire se renversa sur le dossier de son siège et, les mains croisées derrière la nuque, se mit à regarder l'eau tambouriner sur les vitres. Depuis trois jours les bulletins météo annonçaient « d'assez belles éclaircies » sur l'ensemble du territoire ; une pluie mesquine et froide n'avait ainsi pas cessé de tomber d'un ciel uniformément gris, stationnaire, sans perspective. L'été radieux et chaud qui cette année avait duré deux pleines semaines était loin désormais, en ce début du mois d'août. Les jours décroissaient rapidement, cernés par les ténèbres. Le pays entrerait d'ici peu dans sa longue nuit.

En attendant, sa contemplation des archipels formés sur la fenêtre par les gouttes qui s'accolaient en glissant les unes contre les autres, s'étiraient ensemble et se distendaient avant d'éclater en fragments aboutit insensiblement à transporter Maelström vers de lointains atolls turquoise et leurs exotiques créatures dont il lui sembla bientôt entendre les voix caressantes escortées par une musique détendue. Un violent éternuement suivi d'un juron dans le bureau d'à côté le firent revenir à lui et aux dossiers qui l'attendaient. La routine : la dernière fusillade dans une école, à classer puisqu'on avait abattu le psychopathe, un veuf, fleuriste à la retraite, discret, très gentil, serviable, on n'y comprend rien disaient ses voisins, un corps découvert dépecé à la hache derrière une cabane de rondins dans le village de Timmerstugå avec des signes runiques tout autour, bon, ça on délèguerait à l'inspecteur Kyrieleisson, il est de là-bas, la lettre anonyme d'un particulier accusant son voisin de retenir une adolescente prisonnière dans sa cave, et une alerte à la bombe lancée par un homme d'affaires au siège d'un grand quotidien dont l'horoscope mensonger l'avait incité à un mauvais placement. Bref, la grisaille, là

aussi. Soupirant, il s'apprêtait à s'interroger une fois de plus sur le sombre coup du destin qui avait fait de lui un policier plutôt qu'un grand cuisinier ou un compositeur, oui, brasser autre chose que la boue, lorsque retentit la sonnerie de son téléphone.

– Maelström ? C'est Wunderhørn.

Knåben Wunderhørn, le chef général de la police pour la capitale. Très compétent, efficace, un brin expéditif.

– J'ai ici un de vos anciens clients. Nils Torsk. Vous vous souvenez ?

Il se souvenait : un truant de faible tonnage, régulièrement coffré pour contrebande, trafics divers et recel. Il avait lui-même procédé à sa dernière arrestation le jour où ce crétin tentait de mettre le feu au hangar dans lequel une bande rivale entreposait des ordinateurs et des téléviseurs volés.

– C'est plus sérieux que les dernières fois. Il aurait des informations concernant Svärdfisk.

Tiens donc, Vidkun Svärdfisk... Un procureur en vue mais à la réputation trouble. Il avait obtenu deux ans auparavant une condamnation exemplaire et très médiatisée contre trois cadres supérieurs d'un grand groupe d'assurances, dont un député au Parlement, pour détournement et contrefaçon de médicaments, mais des rumeurs confuses voulaient qu'il eût repris l'organisation à son compte en sous-main. Il était décédé de manière étrange quelques mois plus tôt au volant de son démonstratif 4x4 surhaussé : après avoir manqué un virage pourtant anodin il s'était encastré à pleine vitesse dans une pile du viaduc de Tåg Spårvagn. L'autopsie n'avait pas révélé d'alcool ou de drogue dans son sang, la direction et les freins de la voiture fracassée ne présentaient rien d'anormal. Et l'on n'avait aucune raison de conclure à un suicide. L'enquête était au point mort.

– Nous allons l'interroger ici, au commissariat central. On vous attend.

– Entendu, j'arrive, répondit Maelström, se retenant d'ajouter que ça lui ferait une sortie bienvenue.

Il se leva, saisit son imperméable sur la patère murale, l'enfila en quittant le bureau. Négligeant l'ascenseur, il descendit l'étage par l'escalier, donna quelques instructions au planton de service et sortit. Dehors, il courba la tête sous le crachin et releva son col. Il avait oublié son parapluie et refusait absolument de porter un béret à visière, revenu à la mode : cette transformation volontaire en abruti l'horripilait.

Le commissariat central n'était qu'à vingt minutes de marche. Un autre jour il aurait volontiers fait le trajet à pied, mais rebuté par les intempéries il opta pour la station de taxis, trois cent mètres plus loin, où attendaient deux voitures. Il hésita à interrompre le chauffeur de la première, qui s'était curé le nez et examinait avec attention le résultat de l'opération entre son pouce et son index, préféra entrer dans la seconde.

– 111 Systembolagetsgatan ! commanda-t-il.

– C'est comme si on y était !

Un trafic dense, ralenti par la pluie, contrarié partout. Les experts municipaux du bureau de la voirie avaient planifié l'ouverture de longues tranchées destinées à la réfection des canalisations le jour exactement où les bulldozers et marteaux-piqueurs dépêchés par les responsables du service national des routes s'attaquaient quant à eux à la chaussée en vue d'implanter trois giratoires dans le même secteur sud de la ville. Cela alors que la réfection du revêtement sur Uppfart Vasaloppet, au bas du district, accumulait les retards. Un système compliqué de déviations avait dû être improvisé : au croisement d'Ingemarstenmarksgatan et d'Ikeaboulevard, un transport

scolaire s'était engagé dans un sens interdit, bloquant durablement la circulation. Maelström fit nettement plus long pour parvenir à destination que s'il était arrivé en marchant. Ça lui revint plus cher, aussi.

– Bonjour commissaire. Nous vous attendions !

Ce velouté inconfondable dans la voix... Petronille Missåbrevis était le bras droit du chef de la police au commissariat central. Jeune, élancée, fine, elle affichait un maintien plutôt réservé, que venait contredire une poitrine exorbitante et communicative. Opulents voire solennels, ses seins paraissaient toujours cependant sur le point de se mettre à carillonner ou de se catapulte alentour. À la fois pompeux et rieurs, ils conjuguèrent des lois naturelles contradictoires : de véritables chefs-d'œuvre, et une formidable revanche de la matière. L'effet hypnotique qu'ils exerçaient sur la plupart des hommes n'avait pas été pour rien, disait-on, dans un certain nombre d'aveux et de dénonciations obtenus lors d'interrogatoires.

– Nous rejoignons M. le commissaire général Wunderhørn, poursuivit-elle en appuyant sur le bouton de l'ascenseur. Oh, vous avez une tache sur votre chemise, en haut à droite... on dirait de la confiture.

Le bureau du chef de la police était situé au quatrième étage. Petronille Missåbrevis frappa discrètement deux fois avant d'ouvrir. Wunderhørn se leva pour accueillir les arrivants. Grand, la quarantaine solide, l'air intelligent et décidé, un regard précis servi par deux yeux céruléens, toute sa personne irradiait la résolution et l'énergie concentrée.

– Bonjour Maelström, fit-il en lui tendant la main. Merci d'être venu rapidement. Un café ?

Il pesa sur une touche de service.

– Antiløp, trois cafés s'il vous plaît.

– On va peut-être pouvoir avancer sur le dossier Svärdfisk, reprit-il une fois les trois mugs servis par une longue jeune femme aux ongles violets. Figurez-vous que Nils Torsk a été appréhendé hier en fin après-midi à Drottningmarskjöld au moment où il tentait de passer la frontière dans une voiture volée.

– Contrebande ?

– Non. Pas cette fois. Ou pas comme d'habitude. Il n'y avait que des effets personnels dans le coffre, vêtements et chaussures surtout. Il quittait le pays en douce.

– On sait où il allait ?

– Il n'a rien précisé. A commencé par parler d'une adresse où il était attendu, mais n'a pas voulu en dire plus. La voiture avait du reste été déclarée volée le matin même. Ça ressemble clairement à une fuite précipitée.

– Et quel rapport avec Svärdfisk ?

– J'y viens. Il emportait avec lui un sac de sport plein d'Eretil. Des contrefaçons : la moitié de ces gélules étaient même vides ! Avec ça, plusieurs documents appartenant à Svärdfisk, des mails imprimés, un stylo de prix gravé à son nom. Torsk a bien sûr prétendu que ce sac se trouvait déjà dans la voiture lorsqu'il l'a volée et n'avoir rien à faire avec ça. Mais ses explications étaient plutôt confuses. Voyons si sa nuit en garde à vue lui a clarifié les idées.

Wunderhørn appuya sur une autre touche de son interphone.

– Frionør, vous nous amenez le prévenu Torsk dans la salle B.

Les salles d'interrogatoire se trouvaient deux étages plus bas, au niveau des cellules de garde à vue. Les policiers entrèrent dans un espace qu'occupaient seules une table et quatre chaises. Entièrement nus à l'exception d'un miroir sans tain sur l'un d'entre eux, les murs étaient de

couleur gris sombre, tout comme le sol. Du haut plafond de même teinte tombait un éclairage acide, concentré sur le milieu de la pièce. Petronille Missåbrevis et Maelström prirent place de part et d'autre de Wunderhørn. Ce dernier fit un signe de tête en direction du miroir.

– J'ai prié l'inspecteur Ölderlin d'assister discrètement à l'interrogatoire. Il avait enquêté sur les trois assureurs, à l'époque.

On fit entrer Nils Torsk. Le milieu de la trentaine, assez grand, un visage en lame de couteau surmonté d'une coiffure en catogan, il était vêtu d'un jean fatigué et d'une chemise d'été à motifs hawaïens. Sur son avant-bras droit, un tatouage un peu passé représentait un serpent sortant de l'orbite d'un crâne, tandis que le bras gauche s'ornait plus sobrement de l'inscription « Fuck » en lettres d'inspiration gothique. Maelström le trouva aminci et creusé par rapport à leur dernière rencontre, lorsqu'il l'avait arrêté.

– Bonjour M. Torsk, commença Wunderhørn. J'espère que vous avez bien dormi chez nous. Je vous présente mon adjointe, Mme Missåbrevis, et le commissaire Maelström, que vous connaissez déjà, je crois. Alors, si vous nous racontiez un peu ce que vous faisiez hier à la frontière au volant d'une voiture volée...

Torsk gratta son nez en bec d'aigle.

– Eh ben, je... j'allais chez des amis.

– Avec une voiture volée ?

– Disons que c'était un emprunt. Une urgence.

– Vous allez en urgence chez vos amis, vous ? Quel type d'urgence ? Une livraison ?

– Ouais, c'est ça, une... Non, pas du tout ! C'est pas ce que vous croyez ! D'ailleurs, y avait pas de marchandises dans le coffre. Rien que des choses à moi. Les douaniers ont bien vu.

– Précisément : que des affaires personnelles. Vous étiez en train de quitter le pays...

– Je me mettais au vert pour quelque temps. Chez des amis, justement.

– Des amis qui vous attendaient.

Coup de glotte affirmatif.

– Ce sera facile à vérifier, qui sont ces amis ? Et où habitent-ils ? Vous n'avez pas précisé cela aux douaniers, hier.

– En fait, je sais pas exactement où ils habitent. J'avais rendez-vous dans un bistro. À Hovedstaden. En fait, c'est plutôt des amis d'amis.

– Des amis d'amis que vous ne situez pas encore très précisément. Vous auriez fait connaissance là-bas.

– Voilà.

– Je vois. Et pourquoi partir ?

– J'ai dit, je voulais me mettre au vert un moment. Des vacances, quoi.

– Dans une voiture volée... Vous pensiez revenir avec ? Ou alors la fourguer à des revendeurs une fois arrivé ?

L'autre ne répondit rien.

– Je ne comprends pas bien, reprit Wunderhørn. Vous avez été condamné plusieurs fois pour contrebande, vous êtes connu de nos services, les douaniers ont votre signalement, et vous prenez le risque de vous présenter à la frontière avec une voiture volée... Vous saviez pourtant que vous aviez toutes les chances de vous faire pincer ! De deux choses l'une : soit vous êtes parfaitement inconscient, soit vous aviez des raisons d'agir dans l'urgence. Quelles raisons ?

– J'ai dit : je voulais me mettre au vert.

– Vous avez vous-même parlé d'urgence, il y a un instant.

– J'avais urgence à prendre des vacances.

Il lissait son catogan de la main.

– À part cela, que faisait ce sac de sport appartenant à Vidkun Svärdfisk dans cette voiture ?

– Ah ça, je sais pas. Il était dedans quand j'ai emprunté la bagnole.

– Vous l'avez volé, ce sac ? Ou Svärdfisk vous l'a donné ?

– Je viens de vous dire que j'ai aucune idée d'où y vient. Il était sur le siège avant. Même pas caché. Y a qu'à demander au propriétaire de la tire !

– Vous pensez que ce monsieur aurait signalé le vol de sa voiture s'il était en rapport avec Vidkun Svärdfisk ? Pour qu'on tombe sur ce sac et son contenu... Vous avez bien sûr vu ce qu'il y avait dedans ?

– Ben, il était pas verrouillé.

– Vous avez compris de quoi il s'agissait ?

– Ouais. Des Erekttil. Pratique...

– Ça ne vous a pas étonné ? Un sac de sport plein de médicaments ?

Non, pas plus que ça. Le type de la bagnole était peut-être toubib. Ou représentant. Y avait qu'à vérifier.

– Vous vous êtes donc dit que vous pourriez les revendre ?

– Disons que ça allait couvrir mes frais là-bas.

– Là-bas... en vacances ?

– Voilà.

– Même s'il s'agissait de faux ?

– Des faux ? !

– Des faux. De la contrefaçon.

– Comment voulez-vous que je sache ? Moi, je trouve un sac avec des pastilles à bander. C'est tout.

Il sortit de sa poche un mouchoir hors d'âge, en recouvrit son index qu'il fit ensuite vriller à l'intérieur de sa narine droite.

– Vous saviez que Vidkun Svärdfisk était soupçonné

d'avoir repris un trafic de faux médicaments ? On cherchait des preuves. On dirait que vous nous avez mis sur une jolie piste ! Vous faisiez partie du réseau ? Expliquez-nous un peu...

– Eh là, oh, doucement, moi je sais rien de tout ça ! Pas au courant ! protesta vivement Torsk en rangeant son mouchoir. Y a qu'à arrêter le propriétaire de la bagnole. C'est lui qu'il faut interroger.

– Et si vous cessiez un instant de nous prendre pour des pives...

– ... M. Torsk, intervint Petronille Missåbrevis d'une voix douce, est-ce vraiment cela que vous me diriez, à moi ?

Le malfrat tourna son regard vers elle, interdit. La policière s'était légèrement avancée sur sa chaise.

– Oui, poursuivit-elle caressante, si nous étions seuls dans cette pièce, vous et moi, qu'aimeriez-vous pouvoir me confier ? Est-ce que vous me raconteriez la même histoire ? Vous savez, moi, cette affaire de voiture volée et de sac de sport ne m'intéresse pas. Faux ou vrais médicaments, je m'en moque. Moi, ce que je veux, c'est comprendre votre crainte. La partager. Il faut savoir accueillir ses émotions, M. Torsk. Et ne pas avoir peur de les communiquer.

– Hein ?

Torsk regarda tour à tour Maelström et Wunderhørn, les yeux ronds.

La policière lissa ses sourcils de ses deux index. Mains longues, doigts effilés prolongés d'ongles naturels ovaloïdes.

– Vous aimeriez sans doute être plus heureux, M. Torsk, reprit-elle. Comme tout le monde. Qui donc est aussi heureux qu'il l'espérait ?

– Euh...

– Or certains semblent prendre leur plaisir à nous pourrir la vie, justement. Des pervers. Eux, même leurs cadeaux sont empoisonnés! «*Et dona ferentes*», M. Torsk, vous vous souvenez? Il faut les fuir. Ne vous êtes-vous pas demandé si ce sac que vous a offert ce Svärdfisk n'était pas un cadeau empoisonné? Je suis certaine que cela vous a effleuré.

Maelström réprima un sourire devant l'habileté de la jeune femme.

– Mais je le connaissais pas moi! Je l'ai jamais rencontré! Il m'a jamais fait de cadeau! se récria Torsk d'une voix un peu haute. Qu'est-ce que vous racontez? J'ai trouvé ce foutu putain de sac dans la voiture que j'ai piquée hier, j'arrête pas de vous le dire! C'est quoi cette histoire de cadeau empoisonné?!

Il s'était mis à gigoter.

– Derrière la façade officielle de Vidkun Svärdfisk se dissimulait un homme inquiétant, continua Petronille Missåbrevis. Très inquiétant. De graves soupçons pèsent contre lui, il aurait détourné à son profit un large trafic de médicaments. C'est une activité extrêmement dangereuse, M. Torsk, ces milieux ne plaisaient pas. D'ailleurs il est mort dans des circonstances troubles. On recherche activement ses complices. Et on recherche aussi ceux qui se sont vengés de lui, et qui ne s'arrêteront pas là. Faire partie de son réseau, c'est excessivement risqué...

Elle le regardait avec intensité.

– Oui, c'est périlleux, et ça va chercher plus loin qu'une voiture volée! reprit Wunderhørn. Il vaudrait beaucoup mieux avoir piqué ce sac plutôt que de faire le passeur pour ce réseau ou de vous essayer à jouer votre propre carte sur ce qu'il reste de ce trafic. Ce serait nettement moins casse-gueule. Du point de vue de la loi, et pour votre peau surtout! Vous vous voyez avec ces gars à vos trousses?

– Ben justement, je l'ai volé! jappa Torsk en relevant le menton d'un air de défi.

– Ah bon?!

– Parfaitement!

– Chez Svärdfisk, au moment où il vous confiait une mission?

– Pas du tout! Dans sa voiture. Je l'ai ramassé sur la banquette avant.

Il s'était redressé sur sa chaise.

– Vous aviez accès à sa voiture, ça veut dire que vous le connaissiez... Vous savez, insista Wunderhørn, vous vous êtes mis dans une sale situation, Torsk. Un vrai merdier. On peut vous aider un peu, mais seulement si vous vous montrez coopératif. Parlez-nous de ce réseau. Qui en faisait partie?

– Je vous dis que j'en sais rien, bordel, je le connaissais même pas, ce type. Sa voiture était pas fermée, j'ai ouvert et j'ai embarqué le sac, c'est tout! Vous comprenez ce qu'on vous dit?

– Il ne se trouvait donc pas par hasard dans la voiture que vous avez, disons empruntée hier pour fuir le pays, ce sac de sport?

– Non, je l'ai piqué dans l'autre bagnole, je viens de...

– ... M. Torsk a menti, naturellement, mais dans le but de se protéger, s'interposa Petronille Missåbrevis, musicale. C'est humain.

Puis, fixant l'homme dans les yeux et baissant la voix: pour vous protéger, n'est-ce pas?

Elle marqua une pause.

– Ce sac, je vous l'ai dit, je m'en fiche. C'est secondaire. Ce qui m'importe, c'est vous. Vous seul.

Elle ferma un instant les paupières. Les rouvrit avec un léger soupir. On aurait entendu battre une aile de papillon dans la pièce.

– Je laisse M. le chef de la police s'occuper de ce sac, reprit-elle. Je devine du reste ce qu'il est en train de penser, il se demande comment vous avez bien pu approcher cette fameuse voiture. C'est simple : soit vous connaissiez Svärdfisk, vous faisiez partie de son organisation, auquel cas c'est très grave, et votre vie est en danger. Nous devons alors vous protéger. Ou alors vous avez volé ce sac de médicaments sans trop savoir ce que vous faisiez, dans des circonstances qu'il faudra encore déterminer. Dans ce cas c'est beaucoup moins sérieux, parce que cela signifierait que vous n'êtes pas lié à ses affaires. C'est d'ailleurs très certainement ce que pense aussi M. le commissaire Maelström qui est ici avec nous.

Ledit Maelström admirait le travail. Le duo des deux interrogateurs était finement réglé.

– Qu'est-ce ça voudrait dire, d'avoir volé la voiture et le sac ? demanda Torsk d'un air qu'il voulait détaché.

– Pas très lourd. Surtout si vous pouvez prouver que vous n'avez aucun rapport avec le micmac de Svärdfisk et que vous comptiez écouler ces médicaments pour votre propre compte. D'autant moins si vous ignoriez qu'il s'agissait de contrefaçons, répondit Wunderhörn. Comme vous êtes un récidiviste, ça serait assorti de l'interdiction ferme de quitter le territoire pendant quelque temps. En clair, deux ou trois mois de prison, et environ quatre ans durant lesquels vous ne sortez pas du pays.

L'autre ne put retenir un tressaillement.

– Vous ne voulez pas m'aider à vous tirer de la situation angoissante dans laquelle vous vous êtes mis, M. Torsk ? reprit Petronille Missåbrevis. Ce serait tellement mieux de ne pas avoir participé aux activités clandestines de Svärdfisk. Plus simple...

Elle battit des cils.

– J'ai jamais été mêlé à ses combines. C'est tout le contraire !

– Tout le contraire ? Que voulez-vous dire ?

Torsk hésita, puis reflua, gardant le silence.

– Ah, si je pouvais avoir la preuve que vous avez simplement volé ce sac... À propos, M. le commissaire général, ajouta la policière en se tournant vers Wunderhörn, vous confirmez qu'il y a une récompense pour tout renseignement concernant le réseau Svärdfisk ?

– Effectivement. J'oubliais. Une récompense, ou une remise de peine, c'est selon. Et ça vaut aussi pour toute information concernant sa mort.

Il sembla à Maelström que l'éclairage de la pièce avait baissé, ou s'était concentré davantage, changeant même légèrement d'inclinaison. Et paraissait moins froid. Insensiblement, l'atmosphère avait gagné un air d'intimité. D'où il se trouvait, Torsk ne devait plus guère voir que Petronille Missåbrevis, laquelle s'était un peu avancée encore. Les deux commissaires à cet instant se trouvaient probablement en-dehors du halo lumineux, réduits à peu près à leurs voix.

– C'est tout le contraire, n'est-ce pas ? insista-t-elle. Je n'arrive pas à croire que vous avez participé à ce réseau, vous n'êtes pas un type de ce genre. Les femmes sentent ces choses, vous savez ? Et enfin, des Eretil, ça ne cadre pas avec l'idée que je me fais de vous, mais alors pas du tout !

Elle eut un petit rire.

Torsk, qui depuis un moment sentait la situation lui échapper et ne parvenait plus à prévoir où le mèneraient ses réponses, avait opté pour la défensive. Tendue, le front plissé, il se tortillait sur sa chaise. Soucieux d'éviter le regard insistant de Petronille Missåbrevis mais environné d'obscurité sinon, il ne savait où donner de la tête. Il finit par poser les yeux sur la poitrine de la policière, qui se soulevait à chaque inspiration, étirant en cadence l'étoffe

de son chemisier comme si elle avait l'envie d'en déborder et s'éjecter au-dehors. Ce fut sans doute cela qui le décida.

– C'est tout le contraire parce que c'est moi qu'ai éliminé Svärdfisk ! J'ai participé.

L'aveu avait fusé.

– Oh, souffla Petronille Missåbrevis. Quel soulagement !

– Mais comment ? demanda Wunderhørn.

– J'étais pas tout seul. On a saboté sa voiture.

– Pourtant les techniciens de la police n'ont rien trouvé.

– Parce qu'ils ont pas cherché au bon endroit, vos branleurs. On a dérégulé le siège chauffant.

Un sabotage au siège chauffant !

– Incroyable ! susurra la policière, vibrante. Quelle astuce !

– C'était mon idée, précisa Torsk, un peu ragaillard. On bricole le système pour qu'après cinq minutes le siège chauffe tout d'un coup au maximum. D'une seconde à l'autre. Totale surprise. Et ça brûle tellement le cul qu'on peut plus rester assis. Le gars s'est levé subito et s'est trouvé debout sur les pédales. Pas moyen de manœuvrer dans cette position, et vu qu'il avait l'accélérateur à fond puisqu'il était debout dessus, il est parti dans les décors. Boum !

– Boum ! en effet, commenta Wunderhørn. Mais pour cela, il fallait pouvoir s'approcher de la voiture. Vous n'étiez pas seul, avez-vous dit.

– C'était Sten. Sten Flåk. C'est lui qui savait où Svärdfisk garait sa tire, à son travail. On s'est infiltré un matin dans le garage. Lui, il voulait faire classique, la direction ou les freins. C'est moi qui lui ai dit d'attaquer le siège chauffant.

– Et vous en avez profité pour voler ce sac de sport. De quelle façon vous vous êtes retrouvé mêlé à ce binz ?

– C'est Sten qui m'a contacté. Je l'avais connu il y a deux ans, quand je tirais mes six mois de taule. Au fond, c'est un peu à cause de vous, tout ça, ajouta-t-il à l'adresse de Maelström, c'est vous qui m'avez arrêté, l'autre fois...

Le commissaire hochait la tête.

– Poursuivez...

– On est devenu copains en prison. Lui, il y était à cause d'un petit braquage qu'avait foiré. Il est sorti avant moi. On s'était revu deux ou trois fois après ma sortie. Il bricolait un peu. Et un jour il est venu me proposer ce truc. Il fallait éliminer ce type, un salaud d'avocat.

– De procureur.

– Ouais. Un fumier qui passait son temps à envoyer des gens en prison alors qu'il était la pire ordure de tous.

– Et pourquoi vous ?

– On était devenu copains, je vous ai dit. Et puis, il s'y connaissait moins que moi en mécanique. On lui avait dit que ça devait avoir l'air d'un accident. Au départ, il pensait faire ça seul, mais il était pas sûr d'y arriver. Et il pouvait pas se rater.

– Qui l'avait mandaté ?

– Aucune idée. Il disait que moins on serait à le savoir mieux ça irait.

– C'était bien payé ?

– 400'000 couronnes chacun si on partageait.

– Vous vous êtes enrichi, alors ?

Le visage de Torsk se ferma.

– Non, en fait. C'est là le problème. J'ai pas revu Sten après l'accident. Il m'avait dit d'attendre jusqu'à ce que tout se tasse et qu'il reçoive le blé. Qu'il me dirait quand ce serait là. Je devais surtout pas l'appeler ou venir le voir, fallait être discret. Mais il me recontactait pas, je me suis demandé s'il s'était pas fait la malle avec mon fric. Alors une nuit je suis allé chez lui. Il créchait à Norra Distriktet,

dans une sorte de hangar. Même pas eu besoin de forcer la serrure, c'était ouvert. Y avait toutes ses affaires, comme s'il habitait là normalement. J'ai même trouvé des papiers et 3'000 couronnes en fouillant un peu. Je suis retourné trois jours après, tout était à la même place. Comme s'il était pas revenu depuis. Je me suis dit que ça sentait mauvais.

– Vous avez eu peur que les commanditaires de l'accident se soient occupés de lui...

– Juste après, j'ai entendu parler de ce type qu'on avait retrouvé abandonné dans une bétonneuse. Sans sa tête. J'ai décidé de prendre du champ.

– Vos fameuses vacances, commenta Wunderhørn.

– Cette inquiétude que je devinais en vous, reprit Petronille Missåbrevis. Vous n'avez aucun moyen de savoir s'ils soupçonnent votre participation au sabotage de la voiture ?

– Non. Sten a dit qu'il avait pas parlé de moi, il était censé agir seul. Mais comment je peux être sûr ? J'ai préféré pas attendre.

– Vous avez eu raison de nous faire confiance, M. Torsk. Vous voyez, je le savais. Les femmes sentent ces choses. Croyez-moi, en vous interceptant, nos douaniers vous ont peut-être sauvé la vie.

– Vous pensez qu'il ment ?

Petronille Missåbrevis, Wunderhørn, Maelström et l'inspecteur Ölderlin étaient attablés devant une tasse de café à *La Batave hurleuse*, le bar en face du commissariat central. La pluie avait cessé mais des nuages couleur de plomb roulaient dans un ciel bas. Le vent s'engouffrait dans la rue, soulevant des papiers et des emballages plastiques épars qui voletaient avant de retomber quelques mètres plus loin. Sur l'écran de télévision contre le mur au fond du bar, de jeunes rappeurs scandaient le plaisir de nuire à la police et de coucher avec sa maman.

– Me semble qu'il n'a pas tout raconté, répondit Ölderlin. Il doit en savoir un peu plus long que ça sur l'assassinat de Svärdfisk et ses commanditaires.

– Bien d'accord, fit Maelström. Sa précipitation à partir, le fait qu'il a pris le risque de voler une voiture... Il doit même avoir une petite idée sur la mort de Flåk.

– Et vous avez vu sa réaction effrayée lorsqu'on lui a parlé d'une interdiction de sortir du pays, intervint Petronille Missåbrevis. Plutôt avouer qu'être renvoyé dans la nature sans pouvoir quitter le territoire une fois purgée sa courte peine de récidiviste. Il se sent aux abois, s'est dit qu'il serait plus en sécurité en prison que libre.

– Il a fait son calcul : vingt ans à l'ombre, c'est mieux que de se faire dessouder. Il n'est pas vieux. À part ça, ils y ont vraiment cru, lui et l'autre abruti, à leurs 800'000 couronnes ?

– Il n'a pas tout dit parce qu'il ne pensait pas passer aux aveux, non plus, reprit Ölderlin. Il semblait presque surpris d'avoir craché le morceau. Les choses arrivent souvent en deux ou trois fois, on aura peut-être du rab au prochain interrogatoire. Ah, à ce propos, l'opérateur m'a montré pour les jeux de lumière : intensité, nuances, changements d'angle, belle installation. Efficace. Il faudra généraliser ça.

– Si je résume, fit le chef de la police, on a avancé sur Svärdfisk. Ce sac de sport dans sa bagnole prouve quasi définitivement sa participation au trafic de faux médicaments. On sait aussi qu'il a été assassiné, et par qui, techniquement. Je vais faire réexaminer le siège de la voiture, histoire d'être sûr. On suppose que ceux qui ont éliminé le procureur ne souhaitent pas laisser de témoin et ont liquidé leur homme de main. J'imagine que cela recoupe vos informations, poursuit-il en s'adressant à Maelström. C'est bien Flåk qu'on a retrouvé sans tête dans la bétonneuse ?

– Exact. Identifié à partir de ses empreintes digitales. Ses meurtriers n'ont rien fait pour empêcher cette identification. Peut-être qu'ils souhaitent que l'on reconnaisse le cadavre et voulaient adresser de cette manière un avertissement. Mais à qui ? Torsk ?

– On reprend son dossier à la lumière de ce qu'il nous a dit. Maelström, vous mettez des hommes dessus.

Le commissaire opina en entamant un pâté à la morue.

– Quant aux sponsors de l'assassinat, il s'agit soit de complices des anciens caïds du réseau envoyés en prison par Svärdfisk, soit de concurrents sur ce marché, à première vue. Il ne serait pas inutile de retourner cuisiner les trois assureurs sous les verrous. Comment s'appelle déjà la compagnie où ils travaillaient ?

– Les Assurances Shrapnel.

On postillonne toujours des miettes, avec un pâté à la morue. Maelström ne put ignorer le geste furtif d'Ölderlin balayant la table du revers de la main devant lui.

– Oui. Elle avait été blanchie à l'époque, ses trois employés ayant agi pour leur compte, selon les conclusions de l'enquête. Mais ils auront peut-être l'un ou l'autre souvenir exploitable. Ça vaudrait la peine aussi de rencontrer le directeur. Maelström et Ölderlin, vous organisez ça ensemble. Nous faisons un point dans quatre jours. Je vais signifier à Torsk la prolongation de sa garde à vue. De toute façon, je ne pense pas qu'il demandera sa libération sous caution... Tiens, Maelström, c'est de la confiture que vous avez sur la chemise ?

Les policiers se séparèrent. Tandis que Knåben Wunderhørn et Petronille Missåbrevis retournaient au commissariat central et qu'Ölderlin hélait un taxi, Maelström opta pour le métro et chemina en direction de la station la plus proche. Distrain par la démarche de gazelle de la jeune femme au béret blanc qui passait devant lui, éclair dans la grisaille et rappel du bonheur, il faillit s'étaler en glissant sur des flyers mouillés abandonnés par terre annonçant le prochain concert du groupe de trash metal Fecal Discount.

Rentré au commissariat de la Criminelle, il convoqua Thorvald Nyderbipp, son meilleur enquêteur, qu'il chargea de reprendre le cas Flåk. Le problème informatique n'avait pas été résolu, impossible d'accéder à la mémoire électronique de la Criminelle. Nyderbipp se rendit donc au sous-sol pour consulter les pièces originales du dossier. Il revint trois minutes plus tard, bredouille. L'accès aux archives se trouvait avoir lui-même été informatisé, on ne pouvait entrer dans la pièce forte qu'après avoir suivi une procédure spécifique sur un ordinateur du commis-

sariat. Maelström saisit son téléphone, appela le service informatique de la police.

– Knuthuvudsson !

Une voix compacte, nasale, tirant sur l'aigre. Rustique, le genre pressé de conclure.

– Maelström, de la Criminelle.

Ça reste toujours un peu dans les dents, le pâté à la morue.

– Paraît que vous avez déjà téléphoné ce matin... On n'a pas terminé ! J'ai mis toute l'équipe dessus. Faut juste récupérer les mots de passe un à un, vous croyez que c'est de la tarte ? Pas possible de dire encore si c'est une erreur ou une cyberattaque, ou les deux. On cherche. Bon, ça ira plus vite aussi si on n'était pas sans arrêt dérangé !

– Je vous appelle à propos d'autre chose. L'accès aux archives de la Criminelle a été informatisé...

– Affirmatif. On a installé ça avec le nouveau programme. On vous a envoyé un mail collectif hier après-midi pour vous informer. Fallait sécuriser. Plus personne ne peut y entrer sans demander l'ouverture depuis son poste à la Criminelle ou d'ici. Une forteresse, ces archives, dorénavant.

– Le problème, c'est qu'aujourd'hui, on ne peut pas y entrer du tout.

– Ben non, puisque vous ne pouvez pas accéder à vos mots de passe. Logique. Et c'est aussi pour ça que vous n'avez pas pu lire le mail qui vous l'annonçait. Ça se tient, tout ça. Cohérent. C'est un système !

S'énerver ? contreproductif. Maelström décida de passer outre les picotements d'irritation qui commençaient à gagner le bas de son échine, respira, parla calmement. Il lui fallut un peu de temps et la promesse de signer par retour de courrier une formule de dérogation qui lui parviendrait antidatée via un mail une fois la messagerie

redevue fonctionnelle pour obtenir l'ouverture sous contrôle des archives de son propre sous-sol. Accompagné par un collègue chargé de le surveiller lors de cette opération, Nyderbipp en sortit le dossier Sten Flåk. Il revint une petite heure plus tard dans le bureau du commissaire.

– Pas exactement Léonard de Vinci, le client, résuma-t-il.

Flåk, un truand du même acabit que Torsk et d'envergure comparable, à première vue. Mais une seule condamnation à son actif, conséquence d'une piteuse tentative de braquage dans une station-service. Le rapport précisait qu'il avait profité d'un instant où aucun client n'était présent pour menacer l'employé avec une arme et exiger le contenu de la caisse, 2'000 malheureuses couronnes. Il avait tiré en l'air pour faire impression mais l'impact de la balle dans le plafond avait déclenché l'alarme, d'où une sortie en catastrophe. Et le choix de la voiture volée s'était avéré peu heureux : les batteries à plat, elle refusa de redémarrer. La police n'avait eu qu'à le cueillir alors qu'il tentait de fuir à pied. Sans antécédents judiciaires, il écopa de cinq ans de prison. Incarcéré, il proposa à la direction d'espionner les autres détenus en échange de quelques aménagements. Plus tard, il conçut de mettre le feu à sa cellule en utilisant un stock de bibles subtilisées à l'aumônerie. Sans y parvenir. On dut aussi calmer le projet qu'il avait eu de se renflouer un tantinet en branchant le personnel sur une de ses relations qui entretenait des facilités du côté d'un trafic de jeunes prostituées baltes. « Que des mineures, une occase en or, zéro risque, mieux que l'Afrique ! » avait-il pourtant argumenté.

– Bref, un tordu, mais petit gabarit. Minable. Je vais commencer par un tour à Norra Distriktet, du côté de son hangar. Je serai une vieille relation d'affaire qui recherche son pote Flåk...

Il était à peine sorti que la sonnerie du téléphone retentit.

– Maelström ? C'est Wunderhørn. Je viens de recevoir l'appel d'un cinéma. Ils ont un macchabée. Une drôle d'histoire, je n'ai à peu près rien compris de ce que me racontait le gérant, il semblait affolé. J'ai déjà envoyé le légiste et la Scientifique. Vous n'iriez pas voir ? Le ciné s'appelle Le Pacific. C'est à cinq minutes de chez vous, sur Avenuedesplatan.

– J'y vais, répondit Maelström.

Il raccrocha, se leva, enfila son pardessus et quitta le bureau. Négligeant l'ascenseur, il descendit à pied l'étage par l'escalier, donna quelques instructions au planton de service et sortit, la tête rentrée dans le col. Le ciel crachotait de menues humeurs.

La rue, à cette heure, n'était qu'encombrement, circulation dense, trottoirs couverts de monde. Slalomant entre les parapluies, veillant à ne pas se faire éborgner par leurs aiguillettes métalliques, Maelström, après avoir encore buté sur une poussette, s'être excusé auprès de la jeune femme dont il avait d'un malheureux coup d'épaule projeté contre les incisives le téléphone portable qu'elle tenait dans la paume de sa main à la hauteur de sa bouche, heurté un type brusquement statufié par la contemplation de sa messagerie, finit par repérer l'enseigne du cinéma devant lequel stationnait un véhicule de police et entra en poussant une porte vitrée. Il fut aussitôt assailli par l'écœurante odeur de graisse saturée douceuse signalant la présence d'un débit de pop-corn. Sur le haut des trois marches qui menaient au hall d'accueil, quatre agents en combinaison d'intervention entouraient un homme visiblement défait.

– Commissaire Maelström, s'annonça-t-il en enjambant les banderoles jaunes que la police scientifique avait déjà

déployées afin d'isoler l'espace et en interdire l'accès. Que se passe-t-il ?

– Ce monsieur a appelé le commissariat central en découvrant le corps sans vie de son employé, lui répondit un des agents. Gravlax Permafrøst, nouveau technicien-chef adjoint de la Police scientifique, ajouta-t-il pour se présenter. Vous avez une tache sur votre chemise. De la confiture, à première vue.

La Scientifique était un peu chamboulée depuis la retraite toute récente du commissaire Lothar Asplund, qu'il avait fallu hâter quelque peu après que l'on eut surpris par hasard dans son ordinateur des photos de petits garçons noirs jouant tout nus sur une plage. Maelström se souvint d'une notice communiquée aux différents services de police signalant l'engagement de nouveaux responsables.

– Où est le cadavre ?

– À l'endroit où on l'a trouvé, à côté du bar, au fond. On n'a touché à rien, seulement pris des clichés. Le légiste va arriver.

– Que s'est-il passé ? demanda Maelström en se tournant vers l'homme au centre. Monsieur...

– ... Soniericsson. Bengt Soniericsson, répondit celui-ci d'une voix étranglée. Un homme plutôt petit, rond, débordant d'un complet-veston gris froissé devenu trop étroit. Sa cravate à motifs animaliers était à moitié dénouée, les deux premiers boutons de sa chemise rose pâle ouverts. Il compensait une calvitie en plein essor par un début de catogan. La quarantaine, à vue de nez. Il était blême, transpirait. Les lèvres bleues. Serrait convulsivement ses poings.

– Je suis arrivé au cinéma comme d'habitude, vers 15h, préparer l'ouverture. La caisse, et aussi vérifier l'état de la salle. La première séance est à 17h. C'est un petit cinéma,

vous savez, on... on projette les films à 17h et à 20h. Le vendredi et le samedi, on a aussi une séance à 22h30. Quand je suis arrivé, la porte était pas fermée à clé. J'ai pensé que Bjarne, mon projectionniste, il s'appelle Bjarne Sardin, était déjà là. Je l'ai appelé, mais pas de réponse. Je suis allé à la cabine de projection. La porte était ouverte, mais pas de Bjarne. Je me suis dit qu'il devait être aux toilettes et je suis revenu vers les caisses. Et tout à coup je l'ai vu affalé sur la balustrade près du bar, de l'autre côté du hall. J'ai cru d'abord qu'il avait un malaise et je suis allé vers lui en l'appelant. C'est seulement en m'approchant que j'ai vu sa figure et ses yeux fixes qui me regardaient par en dessous. Un regard de fou ! J'ai compris qu'il devait être mort. Alors j'ai appelé la police.

– Vous n'avez pas touché le corps ?

– Non. J'ai tout de suite appelé la police.

Ils s'approchèrent du bar. Attenante, sur le côté droit, une balustrade de métal tirait jusqu'au mur. Plié dessus de part et d'autre se répandait le corps d'un jeune homme dont les bras, inertes, touchaient le sol. Aperçue à l'envers entre les jambes écartées, la tête pendouillait, dont l'air était en effet saisissant : bouche béante, déformée par un rictus, la langue à moitié sortie. Grand ouverts, presque exorbités, les yeux fixaient droit devant eux, mais d'une façon très étrange : égarée, hagarde. Maelström ne se souvenait pas avoir vu chez un cadavre une telle expression à la fois hallucinée et absente. Soniericsson avait raison, il y avait quelque chose de dément dans ces yeux. « Il a dû voir un truc invraisemblable au moment de mourir », songea le commissaire.

– Qui était ce Bjarne Sardin ?

– Un garçon tout ce qu'il y a de plus normal. Il travaillait depuis deux ans ici, j'ai jamais eu aucun problème avec lui. Toujours à l'heure. Un bon technicien. Et polyvalent :

c'est lui qui entretenait la machine à pop-corn. Et aussi la machine à café du bar.

– Et que savez-vous de lui ?

– Ben, pas grand-chose. C'était un discret. Il habite, enfin il habitait Björnborg Avenue. Seul, je crois. Je sais pas s'il avait une petite amie ou quoi. On parlait pas de ça. Jamais eu de problème avec lui.

– Et...

– Écartez-vous ! fit sans ménagement une voix derrière eux que le commissaire reconnut immédiatement. C'était Kurwenal Lørndelsson, le médecin légiste. Un expert de premier ordre, chevronné et volontiers désagréable.

Il s'agenouilla vers le corps, constatant immédiatement le décès.

– Étrange position, dit-il en se relevant. Difficile de savoir s'il s'est de lui-même plié en deux sur cette balustrade ou si on l'y a placé. Je ne peux rien dire pour l'instant, avant de connaître les causes de sa mort. Est-ce qu'il buvait, ou se droguait ? demanda-t-il en s'adressant à Soniericsson.

– Non, pas que je sache. Rien remarqué, en tout cas. Il fumait pas. Un gars tranquille. Comme j'ai dit, j'ai jamais eu de...

– ... Bon, coupa le légiste. Je suis venu avec l'ambulance. On va l'évacuer. Ça vaut peut-être la peine d'investiguer sérieusement, fit-il à Permafrøst.

Il salua les policiers d'un hochement de tête, adressa un signe aux deux hommes de son service arrivés entre-temps.

Pendant que ceux-ci emmenaient le corps, les spécialistes de la Scientifique se mirent à déballer leur matériel.

– Quelqu'un devait encore venir ? demanda Maelström au gérant.

– Oui. Anja. Anja Permensen. Elle s'occupe du bar. Elle est là à peu près une demi-heure avant la séance.

– Avertissez-la de ne pas se pointer. Sans rien lui dire, inventez un prétexte, un problème technique. Nous allons fermer le cinéma.

Lui-même composa le numéro de Wunderhørn sur son portable pour l'informer de la situation.

– Une voiture de police va venir vous emmener au commissariat central faire votre déposition, résuma-t-il à Soniericsson. Donnez-nous les clés de l'établissement, la Scientifique fermera et posera des scellés. Un panneau informera de la fermeture jusqu'à nouvel ordre. Toutes les clés.

– Ça va foutre en l'air la réputation du cinéma ! geignit le gérant en lui tendant un trousseau. Qu'est-ce que c'est que cette histoire, saloperie de merde ? J'ai envoyé un message à Anja pour lui dire de pas venir, qu'on a une panne de projecteur. Mais c'est quoi ce...

– ... laissons opérer les spécialistes de la police scientifique, interrompit Maelström. Oh ! ils sont absolument obligés de faire hurler leur machin ? ajouta-t-il irrité en tournant la tête vers l'ambulance, dehors, dont la sirène les avait fait sursauter.

Il découvrit alors qu'un attroupement s'était massé devant le cinéma à la vue des deux voitures stationnées sur le trottoir, surtout depuis que l'on avait aperçu les infirmiers charger rapidement une civière recouverte d'une housse. Enserrée, l'ambulance s'était résolue à actionner sa sirène pour s'extraire de la foule. Maintenant, des curieux regardaient à travers la porte vitrée du Pacific tandis que certains faisaient mine d'entrer se renseigner. Plusieurs tendaient à bout de bras leur téléphone portable afin de filmer la scène ou ramener des images de l'intérieur du cinéma, d'autres racontaient ce qu'ils voyaient. Maelström se porta à hauteur de l'entrée.

– Écartez-vous ! dit-il fermement aux curieux. Reculez ! Vous n'avez pas à entrer ici. Circulez.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– On s'écarte, personne n'entre ici ! Une personne s'est trouvée mal. Un employé du cinéma. On ne sait rien de plus.

– Un malaise ? demanda un homme sans cesser de prendre des images. On a vu qu'il avait le visage couvert, ça serait pas plutôt un meurtre ?

– Tirez-vous, vous m'empêchez de filmer ! jappa un autre à l'adresse de Maelström.

– C'est la police scientifique qu'on voit là-bas dedans, non ? Ils ont mis des banderoles pour délimiter la zone, comme à la télé. S'il y a la police scientifique, c'est que c'est un crime, expliqua à la cantonade un escogriffe surmonté d'une casquette grenat. Faut pas nous prendre pour des cons.

– C'est peut-être des terroristes, lança un hipster à bonnet.

Un murmure d'effroi lui fit écho. Une femme poussa un cri.

– Mais non, répartit l'homme à la casquette. Si c'étaient des terroristes, y aurait l'armée, pas la police. Et on verrait des hélicoptères tourner là au-dessus !

L'argument rasséra la foule.

– Circulez ! répéta Maelström, qu'avaient rejoint Permafrøst et deux agents. La situation est sous contrôle. Dispersez-vous !

– Pourquoi il y a autant de policiers à l'intérieur ? S'il s'agit d'un homicide, vous devez nous le dire. La population a le droit de savoir ! Nous sommes encore en démocratie, que je sache ! clama toutes dents dehors un homme en veste de cuir qui venait d'arriver.

Rumeur approuvée.

– La personne à l'intérieur, elle est mêlée au crime ? insista-t-il en désignant Soniericsson assis, prostré, sur les marches menant au hall d'accueil. Vous allez le coffrer ?

– Il a assez la tête à ça, fit un joggeur qui depuis un moment déroulait sa foulée sur place.

– À moins que ce soit la police qui ait fait le coup, non ? On comprendrait qu'elle dise rien ! avança une voix narquoise que le commissaire ne parvint pas à identifier.

– Sérieusement, vous l'avez descendu ? demanda un jeune cadre en complet bleu appuyé sur sa trottinette.

Il fallait trouver quelque chose.

– Écoutez : nous n'excluons aucune piste. Le périmètre est délimité pour des investigations et nous analyserons les images de la caméra de surveillance intérieure, bluffa Maelström en désignant Permafrøst. Tout est filmé en permanence. Nous verrons bien s'il y a un élément suspect. Quant à la caméra extérieure, ajouta-t-il en levant l'index en direction de l'avant-toit de béton en arc de cercle qui surplombait la porte d'entrée, quiconque est passé devant ces vingt-quatre dernières heures pourra être identifié. Y compris vous. Nous saurons bientôt s'il y a lieu de soupçonner quelqu'un ! Maintenant, circulez !

L'annonce eut un peu d'effet. On s'écarta, certains se dispersèrent, d'autres se mirent à refluer sur le trottoir de l'autre côté de la rue en fixant le commissaire d'un air mauvais. Quelques-uns, le nez en l'air, tentaient de repérer la caméra extérieure qu'il avait annoncée. Plusieurs continuaient à filmer.

La voiture de police envoyée par Wunderhørn arriva sur ces entrefaites. Deux agents en sortirent, qui sur un signe de Maelström se postèrent devant la porte.

À l'intérieur, Soniericsson se lamentait.

– Vous avez vu ces cinglés, dehors ? Maintenant toute

la ville va être au courant. Le cinéma est foutu ! Pauvre Bjarne... Mais qu'est-ce que c'est que cette merde ?

Le commissaire confia le gérant aux deux agents, qui le firent entrer dans la voiture et l'emmenèrent. Maelström suivit du regard le véhicule engouffré dans la circulation chaotique jusqu'à ce qu'il eut disparu de sa vue, puis rentra dans le cinéma en fermant la porte à clé derrière lui.

Il longea la zone où s'affairaient les scientifiques et examina plus attentivement les lieux. C'était un petit cinéma de quartier. Une seule salle, à laquelle on accédait en passant devant le bar, à main gauche. Elle pouvait contenir deux cents personnes environ. Les fauteuils, noirs, n'étaient plus de première fraîcheur. Le ménage n'avait pas encore été fait depuis la séance de la veille, quelques bouteilles et des cornets de pop-corn vides jonchaient le sol. D'autres étaient restés sur les sièges.

Maelström rejoignit Permafrøst.

– Rien d'intéressant, dit celui-ci en anticipant la question du commissaire. La balustrade est évidemment couverte d'empreintes. Comme le comptoir du bar. Et la moquette pleine de traces de toutes sortes. Forcément, avec la pluie de ces derniers jours. C'est le problème dans les lieux publics, les marques sont très nombreuses et se recouvrent. D'autant que le gérant ne semble pas trop regardant sur la propreté, il y a plusieurs jours que l'aspirateur n'a pas été passé. On aura du mal, résuma-t-il en se grattant l'arrière de la tête.

– Itou pour la poignée de la porte d'entrée, on ne va rien pouvoir en tirer, intervint un des agents. Faudra aussi inspecter le bureau, ajouta-t-il en désignant une petite pièce située dans le prolongement de la caisse.

Maelström s'avança. Un réduit, plutôt. Sans fenêtre, meublé d'une étagère hébergeant trois classeurs, d'une chaise et d'une petite table qu'occupaient un ordinateur,

APERÇU DES PAGES 42 À 358
NON DISPONIBLE

Grâces

Il est prudent d'écrire juché sur de bonnes épaules. On aura donc croisé, pour le meilleur de ces pages, Homère, Eschyle, Sophocle, les prophètes Esaïe et Jérémie, l'anonyme de la Saga de Njáll le Brûlé, Shakespeare, Racine, Voltaire, Gottfried August Bürger, Hölderlin, Schopenhauer, Nietzsche, Jean Cocteau, Giuseppe Tomasi di Lampedusa, Lucien Jerphagnon, mais aussi Manuel Vásquez Montalbán et Andrea Camilleri. Ainsi que Jean Echenoz.

Littéralement, à dose inégale, une seule phrase souvent, un mot, ou par l'esprit – la manière empruntée à l'occasion.

Le reste, difficilement évaluable, relève du métabolisme. Ou, si l'on préfère, de la sédimentation.

Le décor scandinave, fantasque mosaïque on s'en sera aperçu, ne serait pas ce qu'il est, ni les atmosphères dans lequel il baigne, sans les romans de Maj Sjöwall et Per Wahlöö, de Henning Mankell, Arnaldur Indridason, Jo Nesbø, Stig Larsson. Que ceux qui le peuvent encore veuillent trouver dans ce clin d'œil un hommage.

Je veux aussi remercier Pierre Lemaitre des avisés conseils qu'il ignore m'avoir donnés, et François Debluë, ami, écrivain, lecteur très précieux, qui a su encourager ce texte.

FRANÇOIS FÉLIX

Ma vive gratitude enfin à Alexandre Metzener et Antoine Viredaz, brillants drilles, facétieux magnifiques et éditeurs superlatifs, pour l'accueil et le soin qu'ils ont réservé à mon roman. Puissent les Ases leur en savoir gré.

Achévé d'imprimer en avril 2023.
Imprimé en Italie.
© Presses Inverses, 2023.
ISBN 978-2-940718-24-5